

A 2816 (4)

DÉPOT GÉNÉRAL DE LA MARINE.

NOTICE

SUR

LE GOLFE DE HONDURAS

ET

LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE-AMÉRIQUE,

PAR

M. DE MAUSSION CANDÉ, capitaine de corvette.

PRIX 50 CENTIMES.

Extrait des Annales maritimes et coloniales.—Février 1842

PARIS,

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT

Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 53.

1850



DÉPOT GÉNÉRAL DE LA MARINE.

A 2816 (4)

NOTICE
SUR
LE GOLFE DE HONDURAS

ET
LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE-AMÉRIQUE,

PAR
M. DE MAUSSION CANDÉ, capitaine de corvette.

PRIX 50 CENTIMES.

Extrait des Annales maritimes et coloniales.—Février 1842.

PARIS,
IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT,
Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55,

1850

Paris, imprimerie de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 65.

NOTICE

SUR

LE GOLFE DE HONDURAS ET LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE-AMÉRIQUE.

Formé par la côte Honduras, qui est saine partout, sauf de rares exceptions, et celle de Bacalar, hérissée au contraire de récifs et de cayes qui s'étendent à une grande distance, le golfe de Honduras est une des parties de mer les moins connues en France, sous le rapport de la navigation.

Cela tient à ce que l'établissement anglais de Belise, concédé dans l'origine à l'Angleterre pour l'exploitation des bois de Campêche, s'étant emparé depuis longtemps de tout le commerce de l'Amérique centrale et le faisant presque exclusivement aujourd'hui, nos bâtiments de commerce n'ont jamais tenté d'aller lui faire une concurrence dont le succès leur paraissait douteux, et que, par suite, le gouvernement n'a eu que de rares occasions d'y envoyer des bâtiments de guerre.

Je pense donc faire plaisir à quelques personnes, peut-être même me rendre utile à quelques autres, en publiant le résultat de mes observations pendant les trois mois que j'ai passés dans ce golfe, à bord du brick-canonnière *la Vedette*. Je ferai seulement remarquer que, mon séjour ayant été fort court, et mon temps presque entièrement consacré à remplir la mission dont le ministre de la marine avait bien voulu m'honorer, il m'en est resté fort peu à donner au rôle d'observateur. On doit donc s'attendre à ne trouver ici qu'une simple notice sur ce qui m'a paru le plus intéressant, un jalon destiné à faciliter la route à celui qui voudrait traiter la question plus à fond après moi.

Mais, avant de donner mes observations générales sur le golfe, il ne sera pas, je pense, hors de propos, de présenter un aperçu de l'état actuel de la république du Centre-Amérique, fort peu connue également, tant sous le point de vue de sa distribution géographique, que sous celui de sa constitution intérieure.

Borné au N. et au N. E. par le Mexique et le Yucatan, l'État de Guatemala est le seul qui traverse cette partie de l'Améri-

que dans toute sa largeur, et qui ait ses rivages baignés par les deux mers. Il ne possède, en fait de ports, que la mauvaise rade foraine d'Istapa, sur la mer du Sud, le port d'Izabal dans le golfe Dulce, accessible seulement au cabotage, et le port de Saint-Thomas, situé dans l'E. du goulet par lequel le golfe Dulce communique avec la mer : port excellent, mais sans habitants et sans route de communication avec l'intérieur.

L'État de Salvador, petit, mais bien peuplé comparativement et bien cultivé, et qui possède sur la mer du Sud plusieurs bons ports, tels que la Union, Acajutla, etc., est limitrophe à une partie de l'État de Guatemala, tandis que l'autre partie est bornée par l'État de Honduras, qui, s'appuyant au S. sur les États de Salvador et Nicaragua, est borné au N. par le golfe même auquel il a donné son nom, et sur lequel il possède les deux ports d'Omoa et Truxillo.

Au S. E., l'État de Salvador est contigu à celui de Nicaragua, dans lequel est situé le lac de ce nom, et qui possède l'excellent port de Réalejo sur la mer du Sud ; et enfin l'État de Costa-Rica, sur l'isthme même de Panama, forme la frontière S. de la république.

Le côté E. de cette partie du continent, que sa configuration géographique semblait destiner à former un seul État, est formé par la province des Mosquitos, qui s'étend depuis les environs du cap Camaron jusqu'à l'embouchure du Rio-San-Juan, comprenant ainsi une étendue de plus de 120 lieues de côtes, et dont les frontières sont fort mal délimitées avec les États contigus de Honduras et Nicaragua.

Toute cette étendue forme une vaste province habitée par diverses peuplades reconnaissant des chefs différents, et que les Anglais ont achetée il y a environ deux ans, pour le prix de 7,000 piastres, au chef d'une des peuplades de la côte, après avoir eu préalablement la précaution de le faire couronner roi du pays par le super-intendant de Belise.

Honduras réclame comme sa propriété une partie du terrain ainsi vendu, et conteste en outre au vendeur le droit de propriété nécessaire pour valider la vente. Mais, dans l'état d'anarchie qui divise actuellement la république du Centre-Amérique, il n'est pas probable que ses réclamations soient écoutées ; ce sera donc, suivant toutes les apparences, une question où le droit cédera à la force, et une nouvelle conquête à ajouter aux nombreuses possessions anglaises dans la mer des Antilles.

Les villes de Cartago et de Léon, capitales des États de Costa-Rica et de Nicaragua, et celle de San-Salvador, capitale de l'État de ce nom, sont, dit-on, de jolies villes ; Comayagua, capitale de Honduras, est au contraire peu de chose ; Guatemala mérite une mention particulière.

Fondée en 1524, dès l'origine de la conquête de la province à laquelle elle devait servir de capitale, la ville de Santiago de Guatemala reçut le titre de cité, le 12 août 1525. Elle était alors bâtie en un lieu appelé Almolonga, à 11 lieues environ de l'emplacement de la ville actuelle.

La beauté du site et la fertilité de la vallée engagèrent la plupart des habitants à construire leurs domiciles à 1 lieue plus au N., et ce fut là que l'on établit définitivement un peu plus tard la ville de Guatemala, qui fut bientôt ornée de magnifiques églises et d'autres édifices somptueux.

Traversée par la petite rivière d'Amatitlan, qui en fertilise le sol, cette vallée est encore aujourd'hui admirable de culture et de végétation. Elle est en ce moment couverte de nopales dont l'œil n'embrasse pas toute l'étendue, et fournit à elle seule les trois cinquièmes de la cochenille que produit l'État tout entier.

Guatemala prospéra ainsi jusqu'en l'année 1773, et fut en partie détruite par le tremblement de terre de cette année. Située entre les deux volcans qui la dominaient au S. E. et au N. O., elle fut violemment ébranlée par leurs secousses, et le lac qui couronnait la cime du premier ayant rompu ses digues, précisément du côté de la ville, l'eau se précipita dans les rues avec une telle violence que beaucoup d'habitants furent emportés et noyés par le torrent.

Cette catastrophe fut amplifiée par les rapports des autorités espagnoles, non dans le but de faire de la poésie, mais, suivant la version du pays, dans des vues d'intérêt privé. L'exagération des rédacteurs des rapports obtint son but, et le capitaine général reçut l'ordre d'abandonner la ville pour aller en établir une autre un peu plus loin.

Le lieu choisi fut l'extrémité d'un plateau d'une assez grande étendue, au N. de la chaîne de montagnes dans laquelle sont situés les volcans, en sorte que la nouvelle Guatemala, fondée en 1776, à 9 lieues environ de l'ancienne ville, ne compte aujourd'hui que soixante-huit ans d'existence.

La géographie de Malte-Brun nous fait un récit effrayant de la catastrophe qui engloutit l'ancienne Guatemala ; d'après

elle, des torrents de boue et de soufre se croisèrent par-dessus, et cachèrent jusqu'à la place où elle avait existé.

Il est d'autant moins étonnant que le savant auteur de cet ouvrage ait été trompé par des rapports exagérés, qu'ils trompèrent la cour d'Espagne elle-même ; mais le fait est que l'ancienne Guatemala, connue dans le pays sous la simple dénomination de la Antigua, est encore une belle ville et la seconde de l'État de Guatemala.

Ses deux volcans, nommés volcan de Agua et volcan de Fuego, la dominent toujours, mais comme le Vésuve domine Naples, sans en effrayer les habitants. Le volcan de feu jette constamment de la fumée, et parfois même quelques flammes ; quant au volcan d'eau, il ne conserve son nom que par tradition : le lac supérieur, ayant rompu ses digues, ne s'est plus reformé, et le sommet est occupé par une plaine, qui, se trouvant un peu au-dessous de la limite inférieure des neiges, présente en toute saison une verdure admirable.

Il est peu de voyageurs passant par la Antigua qui ne se donnent le plaisir d'aller jouir du plus beau coup d'œil du monde, sur ce petit plateau, l'un des points les plus élevés de la chaîne des Cordilières.

Guatemala est une belle ville, percée en équerre et ornée d'une multitude d'églises, fort belles pour la plupart, mais dont quelques-unes attendent encore la fin d'une construction interrompue à diverses reprises par les révolutions du pays. Aucune d'elles cependant n'approche pour la beauté de ce que fut autrefois la cathédrale de la Antigua, si l'on en juge du moins parce qu'il reste encore de cet édifice, dont la façade, encore fort bien conservée, excite l'admiration du voyageur, tant par le grandiose de son ensemble, que par la beauté et la richesse des sculptures dont elle est ornée.

Amatitlan, située sur un beau lac, à 4 lieues environ de la Antigua et à 5 de Guatemala, forme la troisième ville de l'État. Ces trois villes méritent seules de porter ce nom, dans un pays où l'on décore du nom de bourgs et villages le rassemblement de quelques huttes d'Indiens construites en claies non fermées, et ouvertes à tout vent, ainsi qu'au premier venu.

Rien n'égale la misère et l'incommodité de ces pauvres cabanes, qui semblent n'avoir été construites que pour offrir un abri temporaire contre les grandes pluies de l'été ; car elles sont absolument incapables de garantir, soit du froid, soit d'un mauvais temps prolongé.

Ainsi composée des cinq États que je viens de citer, la république actuelle forme ce que l'on appelait autrefois la province de Guatemala. Cette province, qui a porté à la fin le titre de royaume, était gouvernée par un capitaine général résidant à Guatemala, et relevant du vice-roi du Mexique.

Il est inutile d'ajouter que le manque de routes entre Mexico et Guatemala, la distance qui sépare ces deux points, et la difficulté réelle des communications, présentaient de trop bons prétextes pour éviter une correspondance active, pour que le capitaine général ne fût pas à peu près indépendant du vice-roi.

Les commandants des provinces de Honduras, Salvador, etc., recevaient directement leurs ordres de Guatemala, qui s'est ainsi habituée de temps immémorial à considérer les autres provinces comme sous sa domination naturelle.

C'est à cet esprit de domination, contre lequel protestent encore aujourd'hui ces provinces, que sont dus les troubles et guerres civiles qui ont ensanglanté la république du Centre-Amérique, à peu près sans interruption depuis l'époque où elle a proclamé sa liberté.

En septembre 1821, Guatemala se déclara nation libre et souveraine, indépendante de l'Espagne !

Il était plus facile de renverser le gouvernement espagnol que d'en créer un nouveau, et les discussions furent si vives, entre les divers partis qui se disputèrent le pouvoir, qu'il fallut décider la question par les armes.

Le parti le plus faible, nommé dans le pays *servile*, et composé de quelques familles puissantes de Guatemala, qui n'avaient contribué à chasser les Espagnols que dans l'espoir de les remplacer au pouvoir, parvint momentanément à son but, en appelant les Mexicains à son secours.

Une armée mexicaine marcha sur Guatemala, et cette province, conquise presque sans combattre, vu l'état de discorde intérieure qui l'agitait et paralysait ses forces, se vit déclarer province mexicaine, le 5 décembre 1822, c'est-à-dire moins de six mois après son existence politique comme nation.

Mais la prise de Guatemala était loin de donner au Mexique la possession de tout l'État. Les autres provinces continuèrent à s'administrer par elles-mêmes, et le général mexicain, qui s'appelait, je crois, Filisola, put s'apercevoir qu'il lui faudrait les conquérir l'une après l'autre, s'il voulait les réunir sous la domination de son gouvernement.

A l'instigation du parti qui l'avait appelé, il marcha sur San-

Salvador, capitale de l'État de ce nom, arriva sans grands obstacles jusqu'aux portes de la ville, mais y éprouva de telles pertes et y fut si maltraité par les Salvadoreños, qui sont bons soldats en général, qu'il fut obligé de battre en retraite sur Guatemala, d'où il demanda des renforts au Mexique.

Cette république, en commotion elle-même à cette époque, n'était pas en mesure d'envoyer des troupes hors de son territoire, et le parti mexicain de Guatemala étant trop faible pour lui donner un appui, Filisola fut obligé de capituler et de s'en retourner au Mexique.

Le 1^{er} juillet 1823, Guatemala se déclara donc de nouveau indépendante de l'Espagne et du Mexique. Ce ne fut que l'année suivante, le 22 novembre 1824, que l'assemblée nationale décréta sa constitution politique, se déclarant république fédérale, composée de cinq États indépendants.

Quelque courte qu'ait été l'apparition de Filisola sur le territoire de Guatemala, car elle eut seulement six mois de durée, elle eut cependant pour le Mexique ce résultat important, de fixer l'indécision des riches provinces de Chiapas et du Soco-nusco, réclamées par Guatemala, et qui en furent peu après définitivement séparées et réunies au Mexique.

Le président de la république fédérale établit d'abord sa résidence à Guatemala; mais, à la suite de divers troubles suscités par l'opposition que les provinces, et surtout celle de Salvador, apportèrent aux idées dominatrices du parti *servile*, un congrès désigna pour siège du président et des autorités fédérales, réunions de congrès, etc., un terrain pour ainsi dire neutre entre tous les États, auquel on donna le nom de district fédéral.

Tel fut le but apparent du congrès en établissant ce district, mais ce fut par le fait une victoire remportée sur Guatemala par les autres États, et particulièrement par le plus hostile d'entre eux, le Salvador; car ce district fédéral, supposé terrain neutre, se composa en réalité de la ville même de San-Salvador, et du terrain environnant à 2 lieues de rayon.

San-Salvador demeura le siège du gouvernement jusqu'en mars 1840, où Morazan, président de la république, fut renversé par les intrigues du parti *servile*, aidées par l'Angleterre ou tout au moins par son consul.

En juillet 1838, le congrès avait déjà décidé que les États seraient indépendants pour leur administration intérieure. Chacun d'eux renfermait un trop grand nombre d'hommes

ambitieux, intéressés à se tromper sur le sens absolu du décret, pour ne pas se séparer à peu près définitivement de la fédération.

Aussi la marche du gouvernement fut-elle fort entravée depuis cette époque; mais Morazan ne continua pas moins à se considérer comme président de la république, et ce n'est que depuis son expulsion, en mars 1840, qu'il y a véritablement anarchie dans la république fédérale du Centre-Amérique.

Plusieurs tentatives ont eu lieu depuis pour réunir un congrès, mais toutes ont été jusqu'à présent sans résultat, par suite de diverses causes, dont voici, je crois, la plus importante.

Le congrès était composé d'une réunion de délégués que chacun des cinq Etats y envoyait, non en nombre fixe, mais d'après sa population; et, en supposant ces délégués nommés un par trente mille âmes, ce qui était, je crois, le chiffre fixé par la loi, on verra par l'état ci-dessous que l'Etat de Guatemala envoyait à lui seul au congrès plus de représentants que l'Etat de Costa-Rica réuni, soit à celui de Honduras, soit à celui de Nicaragua, et plus du tiers des représentants du congrès.

Pour s'opposer à cet excès d'influence d'un parti maître de porter à son gré la majorité des votes où bon lui semblait, le congrès de 1838 avait reconnu un sixième Etat, nommé de Los-Altos, et composé en grande partie du département de Quezaltenango, démembré de Guatemala.

Cet Etat, après seulement dix-huit mois d'existence, fut repris à force ouverte et par surprise, au commencement de 1840, par les troupes de Guatemala. Or, dans la réunion d'un congrès fédéral, Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica prétendent que Los-Altos doit être représenté comme sixième Etat, envoyant ses délégués nommés par lui, tandis que Guatemala soutient que l'Etat de Los-Altos n'existant plus, et ayant été réuni à son territoire comme département de Quezaltenango, les députés de ce département doivent faire partie de sa représentation au congrès.

Il n'y a donc plus, à proprement parler, aujourd'hui de république du Centre-Amérique, mais une réunion de cinq Etats divisés de lois et d'intérêts, et incapables, par conséquent, dans leur état actuel, de constituer une nationalité.

HONDURAS.

*



Voici, d'après les derniers relevés faits ou recueillis par le colonel Galindo, la population des cinq Etats :

	Indiens.	Blancs.	Mulâtres.	TOTAL.
Guatemala	450,000	100,000	150,000	700,000
Salvador	70,000	70,000	210,000	} 400,000
District Fédéral.....	20,000	10,000	20,000	
Honduras.....	»	60,000	240,000	500,000
Nicaragua.....	120,000	110,000	120,000	350,000
Costa-Rica.....	25,000	125,000	»	150,000
TOTAL de la population...	685,000	475,000	740,000	1,900,000

Costa-Rica est, comme on le voit, le moins peuplé des cinq Etats, mais c'est en revanche le mieux administré et le plus tranquille : ce que l'on explique facilement par sa position géographique et par l'absence des mulâtres et la couleur de sa population, presque exclusivement blanche ; car les 25,000 Indiens forment une minorité tout à fait insignifiante.

Les lois de la douane généralement en vigueur aujourd'hui sont celles promulguées par le congrès de 1837, qui supprima tous les tarifs antérieurs pour les remplacer par un droit unique de 20 p. 0/0, payé au gouvernement fédéral.

Moyennant ce droit unique de 20 p. 0/0 de la valeur de ses marchandises, l'introducteur avait le droit, non-seulement de les faire entrer, mais encore de les expédier où bon lui semblait, sans payer de nouveaux droits, même en passant d'un Etat dans un autre.

L'abolition du gouvernement fédéral, sans détruire la loi, y a cependant apporté de graves modifications, telles que l'établissement d'un droit de 3 p. 0/0 en entrant à Guatemala, et, je suppose, aussi dans les autres capitales.

Pour rester dans la légalité, ce droit ne devrait être exigé qu'en déduction du droit unique de 20 p. 0/0, puisque la loi n'a pas été rapportée ; mais Guatemala ne paraît pas avoir adopté ce principe ; car un de nos capitaines de commerce, M. Fabien Lenouvel, ayant apporté de France, au commencement de 1838, une cargaison qu'il débarqua à Accajutla, port de Sonsonaté, dans l'Etat de Salvador, et qu'il dirigea de suite sur Guatemala, paya au gouvernement fédéral, qui subsistait encore, les 20 p. 0/0 voulus par la loi, et ne se vit pas moins obligé de payer encore les 3 p. 0/0 qui furent exigés à son entrée à Guatemala, sans que ses réclamations ni celles du consul français aient pu lui en faire opérer la restitution. Je pense

donc que le négociant qui désirerait envoyer des marchandises à Guatemala fera prudemment d'ajouter quelque chose au droit de 20 p. 0/0, sur lequel il devrait compter uniquement d'après les déclarations du gouvernement du Centre-Amérique, s'il ne veut risquer de se tromper dans ses calculs.

La principale exportation de l'État de Guatemala consiste en cochenille, récoltée dans les belles vallées de la Antigua et d'Amatitlan. Quatre mille surons de cette denrée sont expédiés tous les ans à Izabal, qui les envoie à Belise. Deux mille environ prennent la direction de la mer du Sud, et vont s'embarquer à Istapa. Le reste de l'exportation consiste en salsepareille et une faible quantité de cuirs.

L'État de Salvador, plus humide que celui de Guatemala, produit peu de cochenille, dont les grandes pluies d'été ruinent les récoltes, mais fournit en échange à l'exportation de six à sept mille surons d'indigo d'excellente qualité. Les deux tiers de cette quantité sont expédiés à Belise, par les ports d'Izabal et d'Omoa; le reste est embarqué pour l'Europe, par la mer du Sud.

Une industrie nouvelle dans le pays, et qui peut donner de grands résultats pour l'avenir, est la culture du mûrier et l'établissement de quelques magnaneries dans les deux États de Salvador, qui a donné l'exemple, et de Guatemala, qui l'a suivi. Plusieurs plantations de mûriers ont été faites dans les deux États, et ont permis de faire divers essais qui ont donné des résultats très-satisfaisants. La soie obtenue est fort belle, et supérieure peut-être à nos premières qualités de France. La beauté du climat, dans l'État de Salvador surtout, donne ce résultat important, qu'un mûrier reste couvert de feuilles toute l'année. On peut donc élever neuf ou dix générations de vers, l'une après l'autre, sans manquer de feuilles, et se procurer ainsi neuf ou dix récoltes de soie dans la même année. Cette industrie est encore trop nouvelle pour donner des produits appréciables dans le commerce, mais elle a de l'avenir. Son ennemi le plus redoutable est une espèce de fourmi voyageuse, nommée dans le pays *zampopo*, et dont les tribus sont si nombreuses que, lorsqu'une d'elles rencontre un champ d'arbres à sa convenance, une seule nuit lui suffit pour le dépouiller entièrement de ses feuilles, et malheureusement le *zampopo* aime beaucoup la feuille du mûrier.

Les importations dans l'Amérique centrale viennent à peu près exclusivement de Belise, où vont s'approvisionner les

marchands de l'intérieur ; car le golfe Dulce, dont la barre d'entrée ne peut livrer passage qu'à des caboteurs, ne reçoit aucun navire d'Europe. Belise fait donc ainsi un commerce annuel de 15 à 18 millions avec la république du Centre-Amérique.

Les marchandises anglaises se composent principalement d'indiennes et autres cotonnades à fort bas prix. J'ignore si notre commerce pourrait soutenir la concurrence pour le bon marché.

La plupart de ces denrées, dont à la vérité les habitants déplorent la mauvaise qualité, leur sont fournies au prix de 1 réal ($\frac{1}{8}$ de piastre) la vare, rendues à Guatemala, et, comme les frais de transport sont énormes, on ne peut pas admettre qu'elles aient été payées plus de la moitié de cette somme à Belise.

Une opinion assez répandue à Trujillo, Omoa, et même dans l'intérieur du pays, donne la préférence aux tissus français sur ceux fournis par l'Angleterre, tant pour la durée des étoffes que pour la solidité des couleurs. Cette bonne opinion pourrait être exploitée avec succès par notre commerce, s'il avait surtout le bon esprit de n'envoyer que des marchandises de bonne qualité, et capables de ne pas détruire les préventions favorables actuellement existantes en notre faveur.

Le commerce de détail offre, dans toute la république du Centre-Amérique, une particularité bien remarquable, et qui fait voir combien, malgré les perturbations apportées par des révolutions continuelles, le caractère des habitants est encore empreint de cette bonté primitive que nous retracent les traditions espagnoles du temps de la conquête.

Un marchand de l'intérieur descend à la côte pour faire l'emplette de diverses marchandises dont il espère trouver le débit dans son village. Au lieu d'aller jusqu'à Belise, il rencontre à Omoa, par exemple, ce qui lui est nécessaire, chez un négociant du lieu. Il fait sa provision, convient du prix, et s'en retourne souvent sans donner le plus léger à-compte et sans laisser de billet. Le vendeur le laisse partir sans défiance, bien que quelquefois il ne le connaisse nullement. Mais il sait que l'année suivante, ou plus tôt, si la vente a été bonne, il reviendra lui enlever de nouvelles marchandises et payer les anciennes, et il est peut-être sans exemple que cette confiance ait été trompée.

Cet usage, qui s'étend parfois jusqu'au grand commerce,

rend chose presque inconnue l'usage des billets à ordre ; et le négociant de Guatemala qui, dans un règlement de compte, se trouve devoir, par exemple, 2,000 piastres à San-Salvador, n'emploie pas ordinairement d'autre méthode pour s'acquitter de sa dette que d'expédier son argent à dos d'Indien à son créancier, et ces malheureux, transformés volontairement en bêtes de somme, s'acquittent de ces commissions avec une fidélité qui fait honte à notre civilisation européenne.

L'Indien porte de tête, bien qu'il soutienne son fardeau avec ses reins. Une courroie, qui passe en dessous, vient prendre son point d'appui sur le front, qui supporte ainsi la plus forte partie de la charge. Cet usage, que la conquête trouva établi de temps immémorial, a dû finir par influencer sur le physique de ce peuple ; et l'on doit lui attribuer, je suppose, cette forme si particulière du crâne, qui fait saillie derrière la tête en aplatissant le front. Cette idée, qui peut sembler bizarre au premier coup d'œil, paraîtra sans doute plus naturelle, si on réfléchit que les pères habituent leurs enfants à porter ainsi dès leur bas âge, et qu'ils finissent par leur faire porter des poids très-considérables.

Les transports se font généralement à dos de mules dans toute la république, mais pour les marchandises précieuses et fragiles, ou celles d'un trop grand volume pour être chargées sur une mule, elles sont portées par les Indiens, qui se mettent huit ou dix pour porter un colis, suivant la grosseur. C'est de cette manière qu'arrivent journellement à Guatemala les chaudières d'alambics et autres que l'on envoie toutes faites d'Angleterre, et qui seraient trop volumineuses pour être chargées sur une mule.

Le chemin d'Izabal à Guatemala est exécrable, comme le sont, du reste, tous les chemins du pays, dont aucun n'est carrossable. Tantôt suivant, pendant une assez grande longueur, des lits de ravins qui sont de véritables précipices, tantôt montant à pic vers le sommet de la montagne que l'on doit franchir, pour descendre également à pic de l'autre côté, il ne paraît jamais être entré dans l'esprit de ceux qui les ont ouverts de tourner une côte, ou d'allonger un peu la route, pour adoucir une pente trop rapide. Un fait, que j'ai remarqué à diverses reprises, suffira pour donner une idée de l'état de ces chemins dans les montagnes. Un arbre, qu'une circonstance fortuite fait tomber en travers sur le chemin, n'est pas considéré comme un obstacle plus grand que les autres aspérités de

la route, et il ne viendra dans l'idée d'aucun des muletiers de chercher à le retirer. Les mules passeront par-dessus, ou, s'il est trop gros et trop élevé de terre, elles feront le tour.

Cette circonstance se rencontre dans tous les pays de montagne, c'est-à-dire sur les trois cinquièmes de la route d'Izabal à Guatemala; le reste du chemin, qui suit, pendant une vingtaine de lieues, la vallée de Rio-Motagua, est moins mauvais, et ressemble plus à une route faite de main d'homme, bien que dans nombre d'endroits elle ne dépasse pas les dimensions d'un sentier. En arrivant cependant près de la capitale, la route s'embellit un peu, et des travaux récents ont changé en une assez belle rampe, d'une pente au moins praticable, le sentier à pic par lequel on traversait la gorge profonde qui sépare des montagnes le plateau de Guatemala. Mais ces travaux ne s'étendent pas encore aujourd'hui à plus de 2 lieues de la ville.

On traverse, d'Izabal à Guatemala, plusieurs cours d'eau, dont le plus considérable est le Rio-Motagua. Faute de ponts, on les traverse à gué dans la saison sèche. Quand l'eau grandit, on les passe en pirogues, qui transportent les voyageurs et les marchandises, les mules suivent par derrière à la nage. Il arrive parfois qu'une crue subite prend au dépourvu les gens qui amènent leurs pirogues, et l'on ne trouve par suite ni gué ni bateaux d'aucune espèce. Dans ce cas le voyageur n'a d'autre ressource que la patience. Il est rare que ces crues irrégulières aient de la durée, et, en attendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, il peut être certain que le gué redeviendra praticable. Deux seuls ponts existent sur toute cette route : un à un lieu nommé la Sabaneta, où le cours d'eau à traverser, sortant d'une gorge de montagne très-profonde, est presque toute l'année un torrent impraticable; le second dans la dernière gorge que l'on traverse pour arriver à Guatemala. Ce dernier est dû à la générosité d'un Français, qui avait probablement fait fortune dans le pays. Une inscription latine, placée sur le parapet, apprend aux passants que l'érection de ce pont eut lieu pendant que le roi Louis XVIII régnait en France.

Outre le Rio-Motagua, qui se jette à la mer à 4 lieues dans l'O. d'Omoa, et qui pourrait servir au transport des marchandises sur 60 lieues de son cours environ, il y a plusieurs rivières aussi grandes, et même plus considérables, qui devraient servir de communication naturelle avec l'intérieur, mais que l'insouciance des habitants néglige d'utiliser. Le Rio-Chamalacon, dont l'embouchure est à quelques lieues

dans l'E. d'Omoa ; les Rios Tinto et Romano, dans l'E. de Truxillo ; la rivière Herbias ou de Ségovie, qui se jette à la mer près le cap Gracias-à-Dios, et plusieurs autres encore, sont de grandes et belles rivières destinées, quand la civilisation aura fait plus de progrès dans ce pays, à conduire dans son intérieur les productions étrangères et à faciliter ses propres exportations. Il est étonnant que l'appât d'un bénéfice assuré n'ait pas encore engagé les spéculateurs à établir un transport par eau, au moins sur le Rio-Motagua, car cette rivière pourrait amener, à peu de frais, jusque près de Guatemala, les marchandises que les muletiers transportent d'Izabal, au prix moyen de 2 piastres 1/2 à 3 piastres l'arrobe de 25 livres espagnoles, c'est-à-dire 50 à 60 francs le quintal.

Toutes les embouchures de ces rivières sont occupées par des établissements anglais, qui y exploitent l'acajou dont cette terre abonde. Ces établissements souffrent généralement de l'insalubrité du climat, et les Anglais y éprouvent de grandes pertes parmi les colons amenés d'Angleterre, car les côtes de Honduras sont malsaines et fiévreuses, comme toutes celles des parties incultes des Antilles. En avançant de quelques lieues dans l'intérieur, et quittant le bord de la mer, cette insalubrité disparaît, et il ne reste qu'un pays admirable de végétation, et qui n'attend, pour donner les plus riches produits de l'agriculture, que les cultivateurs dont il est totalement dépourvu.

Toutes ces côtes sont si mal peuplées, que l'on peut parcourir toute la distance qui sépare le cap Gracias-à-Dios du fond du golfe, sans rencontrer un seul village, ni même une simple cabane d'Indien, en exceptant toutefois les deux seuls points de Trujillo et d'Omoa, autour desquels sont venus se grouper quelques *caribals* : c'est le nom que l'on donne dans le pays à une agglomération de cabanes habitées par des mulâtres d'une origine particulière, et qui portent le nom de *Caribes*. J'ignore d'où ils tirent leur origine, et n'ai trouvé personne en état de m'en donner une explication satisfaisante. Ils n'ont, du reste, malgré la ressemblance du nom, aucun rapport avec les *Caribes*, anciens habitants des petites Antilles.

Après ce peu de renseignements sur la république du Centre-Amérique, je vais donner un extrait de mon rapport au ministre, contenant mes observations sur la navigation du golfe.

En partant de Kingston (Jamaïque), j'avais longé la côte S. de l'île, et, passant ainsi dans le canal qui existe entre elle et le banc de la Bivora, canal sain partout et de 30 milles de lar-

geur, je me dirigeai sur l'île de Santanilla, désirant en prendre connaissance avant d'entrer dans le golfe. Je comptais trouver les courants de 20 milles par jour portant à l'O., indiqués par le Derrotero espagnol ; mais, soit que la saison ne fût pas favorable à ces courants, soit qu'ils fussent annulés momentanément par quelque cause particulière, mon point observé me donna, pendant les deux premiers jours, si peu de différence avec l'estime, que je considérai les courants comme nuls. Le troisième jour, à midi, je ne me faisais plus qu'à 30 lieues de Santanilla. Je courus dessus pour la reconnaître pendant la nuit. Le temps était superbe, et un clair de lune magnifique devait me la faire apercevoir longtemps d'avance. Je fus donc fort étonné de courir jusqu'au jour sans rien apercevoir. Mon point de midi me donna l'explication de cette énigme, en m'annonçant 50 milles de courant dans le N. O. depuis 24 heures : j'avais donc passé au N. de Santanilla sans l'apercevoir pendant la nuit.

Craignant que le courant ne continuât avec la même violence pendant la journée, au lieu de faire route directement sur Trujillo, je vins au S. et au S. S. O. pour venir attaquer la terre au vent, et le lendemain, au point du jour, j'aperçus devant moi les hautes terres du Rio-Tinto.

J'ignorais alors, ce que j'appris plus tard, que le courant qui porte N. O. avec une assez grande vitesse (2 nœuds $\frac{1}{2}$) sur la ligne qui joint le cap Gracias-à-Dios et le cap Catoche, diminue de vitesse en entrant davantage dans le golfe, et finit par tellement changer de direction que, près de terre, il en vient à porter à l'Est. Ma route m'avait donc fait attaquer la terre beaucoup trop au vent, et, contrarié, en longeant la côte à petite distance, par la faiblesse de la brise et le courant contraire dont je ne soupçonnais pas alors l'existence, je n'atteignis que de nuit le mouillage de Trujillo, dont j'avais reconnu la pointe Delgada au coucher du soleil.

La baie de Trujillo est ouverte à l'Ouest. Elle a 7 milles d'ouverture depuis la ville jusqu'à la pointe Delgada, qui en forme l'entrée. Cette pointe est basse et sablonneuse, et ne doit pas être approchée à moins d'une encablure. Le meilleur mouillage est à 1 mille de terre, en relevant le bâton de pavillon du fort, du S. O. au S. S. O. On est là mouillé par 5 brasses d'eau (8 mètres), et parfaitement en appareillage pour l'éventualité du mauvais temps. S'il vient à se déclarer pendant que l'on est au mouillage, on ne doit pas balancer à

appareiller sur-le-champ, pour aller chercher un abri dans le fond de la baie, dans le S. E. de la pointe Delgada. Toute cette baie est unie, et le fond y diminue graduellement; la sonde est donc le seul pilote dont on ait besoin pour y venir prendre le mouillage. En ne venant pas au-dessous de 4 ou 5 brasses (6^m 5 à 8^m), suivant le tirant d'eau du navire, on sera bien mouillé partout.

Il y a deux rivières près de la ville de Trujillo : celle qui est à l'O. de la ville se nomme Rio-Cristales, et fournit de l'eau excellente ; la seconde se jette à la mer à l'E. de la ville : elle se nomme Rio-Negro, et son eau, parfois un peu saumâtre, est toujours de moindre qualité que celle du Rio-Cristales.

A 10 lieues dans le N. N. E. de la pointe Delgada, se trouve l'île de la Guanaja, et à l'O. de cette île, celle de Roatan. La longueur totale de ces deux îles est d'environ 16 lieues, en y comprenant le canal de 3 lieues qui les sépare.

A 27 milles dans l'O. de la pointe Delgada se trouvent les Cochinos, composés de deux îlots fort sains, et de sept ou huit cayes à fleur d'eau, qui restent au S. des îlots. Il y a, dit-on, un bon mouillage au milieu de tout cela ; mais je n'en puis rien dire, ne l'ayant pas vu par moi-même.

A 18 milles dans le S. O. de l'extrémité O. de Roatan, se trouve l'île de Utila, qui est presque E. et O. avec la pointe Delgada, dont elle est éloignée de 50 milles. Toutes ces îles dont je parlerai plus tard, forment, avec les récifs de la côte du Bacalar, un archipel dans lequel il est assez dangereux de se trouver surpris par le mauvais temps. J'indiquerai les points qui m'ont paru présenter le plus de sécurité pour y chercher un refuge.

En partant de Trujillo, pour me rendre à Omoa, je voulais longer la côte et passer, par conséquent, au S. de Utila, pour explorer la baie. Le pilote que j'avais pris à Trujillo m'en dissuada en me disant que, la brise tombant toutes les nuits près de terre, on courait le risque de se trouver en calme et dressé par les courants sur les bas-fonds qui joignent la pointe S. de Utila et la terre ferme. Ces bas-fonds, entre lesquels il y a cependant passage, sont, suivant lui, fort mal déterminés sur les cartes, qui leur donnent beaucoup moins d'étendue qu'ils n'en ont réellement. J'ai pu m'assurer par moi-même de la vérité de son assertion à mon retour, car la bordée m'ayant porté dans le S. O. de Utila, que j'apercevais presque à l'horizon dans le N. E., j'ai viré de bord pour un changement d'eau très-sensible, sur l'accore duquel j'ai trouvé 6 brasses d'eau (9^m 7). Diverses taches, faciles à distinguer d'une certaine hau-

teur, me font supposer que ce plateau, qui n'est marqué ni sur les cartes espagnoles, ni sur les cartes anglaises, publiées récemment, contient des points sur lesquels il y a fort peu d'eau. Je pense donc que la prudence exige que tout navire partant de Trujillo pour le fond du golfe, passe par le Nord de Utila, jusqu'à ce que nous possédions des cartes plus exactes de ces parages.

Après avoir dépassé l'île de Utila, la côte est assez haute et saine partout jusqu'à Omoa, à l'exception de la basse indiquée par le Derrotero, à mi-distance entre la pointe Cavallos et celle d'Omoa. Cette basse est, du reste, assez près de terre pour que l'on n'ait rien à en redouter en gouvernant directement sur Omoa. On peut mouiller partout sur cette côte dans la belle saison ; mais, dans celle des *Nords*, il n'y a que deux mouillages dans lesquels on soit à l'abri : le premier, dont le Derrotero ne parle pas, et qui est, au dire de mon pilote, le meilleur et le plus sûr de la côte, est dans la baie formée par la pointe Sal.

Cette pointe, à 35 milles dans l'O. S. O. de la Utila, est terminée par deux collines fort rapprochées, et paraît de loin comme une île détachée de la terre ferme. Pour ne pas la confondre avec une autre pointe, celle du Triompho-de-la-Cruz, par exemple, qui en est voisine, on fera les remarques suivantes :

La baie derrière la pointe Sal est fort grande, et cette pointe paraît en conséquence comme une île à deux collines, très-saillante sur la terre du fond. Elle peut même paraître, dans certains relèvements, comme deux îles très-rapprochées. Elle est en outre reconnaissable à deux ou trois roches fort remarquables qui sont à petite distance de son extrémité. Ces roches se confondent avec la pointe Sal, quand on la relève au S. O. q. O. du compas, et commencent à s'en détacher quand on relève la pointe plus au S. que cet air de vent. On devra donc courir assez à l'O. pour relever la pointe du S. S. O. au S. O. : les îlots s'en détacheront alors à merveille, et ne permettront plus d'erreur.

On pourra alors courir directement dessus, passer en dehors des roches, que l'on rangera à petite distance ; elles sont accores, et l'on viendra ensuite, en serrant le vent tribord amures, mouiller dans le fond de la baie par 8 ou 9 brasses d'eau (13 à 15 mètres) fond de bonne tenue.

Cette baie est ouverte aux vents du N. N. E. à l'E. S. E., qui sont les vents du beau temps ; mais, dans la saison des

Nords, on y sera parfaitement abrité des coups de vent de cette partie qui ne sont jamais franc Nord, mais soufflent dans leur plus grande force au N. O. ; lorsqu'à la fin du coup de vent ils passent au N. E., ils n'y soufflent jamais assez longtemps pour lever beaucoup de mer. Ce mouillage me paraît donc un excellent refuge dans la mauvaise saison contre les vents de Nord.

Le second mouillage est celui de Caballos, derrière la pointe de ce nom. Cette pointe est fort reconnaissable par le changement de direction de la côte qui, courant E. et O. jusqu'à elle, coupe de là au S., pour former une grande baie jusqu'à Omoa, qui se trouve à 7 milles dans le S. O. q. O.

La pointe Caballos ressemble beaucoup à la pointe Delgada qui forme la baie de Trujillo, et ces deux baies offrent entre elles la plus grande analogie. Derrière la pointe, au S. d'elle par conséquent, est une vaste baie ouverte à l'O., et qui forme une rade parfaitement sûre dans les temps ordinaires ; mais, dans la saison des *Nords*, on devra mouiller le plus dans le N. E. possible pour être abrité depuis l'O. N. O. par la pointe elle-même. Il n'y a aucun danger ni bas-fond dans cette baie, mais on remarquera que l'eau y est plus profonde dans la partie N. que dans la partie Sud. Il faudrait donc hanter la côte N. de préférence, si l'on y entrait avec un grand navire ; le fond, du reste, y est, comme à Trujillo, assez égal pour que la sonde soit la seule précaution nécessaire pour y aller mouiller.

Partant de la pointe Caballos pour aller à Omoa, on n'approchera pas la côte à moins d'une lieue, pour éviter la barre qui se trouve à mi-distance environ de ces deux points. Elle est en face de taches rouges faciles à distinguer sur le rivage, et que l'on devra relever au S. E. avant de rallier la terre. Au reste, après avoir doublé la pointe Caballos, on peut gouverner directement sur la pointe d'Omoa sans rien craindre. Cette route vous fait passer en dehors de tout danger.

De grands changements sont survenus dans la baie d'Omoa, depuis l'époque où a été faite la description du Derrotero.

La tour de Vigie, citée par cet ouvrage, n'existe plus depuis un temps immémorial ; on doit donc contourner la pointe des Mangliers, qui forme la baie, pour apercevoir la ville et le fort, qui sont très-apparens l'un et l'autre. Dans un pays où toute la côte est couverte de broussailles et de forêts, ils forment, du reste, un point assez remarquable pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible.

En contournant la pointe qui forme l'entrée de la rade, on remarquera que cette pointe, qui est de sable, est très-variable dans sa forme et dans le brassiage du banc qu'elle projette en dehors. On devra donc la contourner à aussi petite distance que possible, pour pouvoir ensuite venir mouiller en dedans par un mouvement d'auloffée, car la brise est généralement très-près, et l'entrée est trop étroite pour permettre de louvoyer ; mais on ne devra s'en approcher que la sonde à la main et la contourner en s'en tenant à la distance que demande le brassiage du navire.

Le port d'Omoa est formé par une pointe de sable, couverte de mangliers, qui le contourne, et qui, dans le milieu, n'est guère qu'une langue de terre assez étroite.

Pendant la guerre de l'indépendance, on coupa les mangliers dans cet endroit, pour y établir une batterie volante. Il en est résulté que le sable n'étant plus contenu par les racines de ces arbres, fut délayé par la mer, qui, dans les coups de vent de N., finit par faire irruption dans la baie. Cette langue de sable a été, depuis cette époque, plusieurs fois détruite et reformée par la mer, mais toujours au détriment de la baie, qui a été presque comblée en quelques endroits par les ensablements. C'est ainsi que la pointe de la rade est jointe à l'extrémité du fort par une barre sur laquelle il y avait autrefois 80 pieds d'eau, d'après les plans espagnols, sur laquelle il y avait encore assez d'eau, en 1840, pour laisser entrer une frégate, et qui ne compte plus aujourd'hui (mai 1841) que 15 pieds d'eau (4^m 9) à l'endroit le plus profond. On devra en entrant rallier le plus près possible la pointe de sable, qui est fort accore ; c'est presque à la toucher que l'on trouvera le plus d'eau.

Omoa est une fort petite ville, que j'appellerais plus volontiers un joli bourg, qui sert d'entrepôt au commerce que font, avec Belise, la ville de Comayagua et l'intérieur de la province de Honduras. Sa population, composée en grande partie de négociants étrangers, est presque entièrement blanche, à l'opposé de celle de Trujillo, presque exclusivement habitée par des nègres et des mulâtres, dont une grande partie est venue, après la révolution de Saint-Domingue, y chercher un refuge contre le genre de liberté dont on voulait les faire jouir dans leur pays.

Une circonstance bien remarquable est l'absence totale des Indiens dans l'État de Honduras, tandis qu'ils forment la majorité de la population dans les trois États contigus. On ne

trouve donc aucun individu de cette race, ni à Trujillo, ni à Omoa, ni dans les environs de ces deux villes.

La rade d'Omoa est défendue par un fort qui a la forme d'un quart de cercle, dont la circonférence regarde la mer. Il est en maçonnerie, élevé de 30 pieds environ, avec un fossé du côté de terre seulement. La batterie sur la mer est composée de 8 canons sur une plate-forme sans parapet, en sorte que rien ne garantit ni les pièces, ni les canonniers. Les canons sont bons, mais les affûts sont à peu près hors de service.

A côté de ce fort est une grande enceinte de murailles avec des embrasures qui, garnie d'artillerie du temps des Espagnols, servait de dépôt pour les marchandises. Ce n'est, depuis longtemps, qu'une enceinte en ruine et envahie par d'épais taillis d'épines et de goyaviers sauvages.

A partir d'Omoa, la côte court au S. O. pendant 10 milles et remonte ensuite au N. O. pendant 30 autres, offrant ainsi un golfe profond dont la pointe Manabique forme l'extrémité. Toute cette côte est saine et peut être approchée à petite distance.

Derrière la pointe Manabique commence le golfe de Honduras proprement dit, qui formant une vaste rade de 15 milles de diamètre sur un fond de 8 ou 10 brasses (13 à 16 mètres), offre partout un bon mouillage sur lequel la mer n'est jamais assez forte pour empêcher un navire de tenir sur ses ancres.

A 5 milles dans le S. et le S. S. O. de la pointe Manabique est un banc d'une certaine étendue, sur lequel il n'y a que 2 brasses $\frac{1}{2}$ d'eau (4 mètres). Les navires destinés pour le fond du golfe devront donc gouverner au S. O. pour le doubler. Il ne serait pas prudent de passer à terre de ce banc, car il n'y a que 3 brasses d'eau (4^m 9) dans le canal qui existe entre lui et la terre, et nous ne possédons aucune carte bien authentique de ces parages.

Dans la partie S. E. du golfe se trouve une baie qui s'enfoncé considérablement dans les terres, et forme ce que l'on appelle le port Saint-Thomas. C'est une excellente rade sur laquelle les navires sont parfaitement abrités de tous vents.

Cette rade, à 3 lieues du goulet (dont l'entrée est connue dans le pays sous la dénomination de *la Boca*) qui communique avec le golfe Dulce, possède, sur le mouillage devant la Boca, l'avantage d'une grande salubrité. D'anciens habitants dignes de foi m'ont assuré que, du temps des Espagnols, c'était sur la rade Saint-Thomas que les bâtiments allaient atten-

dre leur cargaison, après avoir débarqué leurs marchandises à la Boca, sur des caboteurs qui les transportaient à Izabal; qu'il leur arrivait souvent d'y rester huit mois et jusqu'à un an, et qu'ils étaient généralement exempts des maladies qui décimaient les équipages des navires stationnant dans les ports voisins.

Le gouvernement de Guatemala, comprenant toute l'importance d'un port qui permettrait au pays de trafiquer directement avec l'Europe, et l'affranchirait ainsi du monopole ruineux de Belise, avait décrété l'ouverture du port Saint-Thomas et celle d'une route qui devait le faire communiquer avec l'intérieur. Malheureusement, le mauvais état des finances du pays ne permit pas de donner suite à ce décret sans l'intervention de capitalistes qui pussent avancer les fonds nécessaires, et le commerce anglais, entre les mains duquel sont tous les grands capitaux de Guatemala, non-seulement ferma sa bourse à un emprunt, mais usa, en outre, de toute son influence pour entraver un projet qui devait ruiner la colonie anglaise. Le projet a donc été ajourné; en sorte que Saint-Thomas est une rade excellente pour un navire qui y viendrait en relâche, mais n'a pas même un sentier de communication avec l'intérieur.

A 3 lieues dans l'O. du port Saint-Thomas se trouve la Boca ou goulet par lequel on entre dans le golfe Dulce. Ce golfe est profond, et pourrait recevoir les plus grands navires, si la barre qui se trouve à l'entrée, et sur laquelle on ne compte que 6 pieds d'eau, ne s'opposait à leur passage.

Après l'avoir passée, on entre dans un canal creusé entre deux escarpements boisés, souvent d'une hauteur considérable, et tellement à pic dans certains endroits, que l'on pourrait les comparer à de vraies murailles. L'eau est généralement profonde dans tout ce canal, et, en ayant soin d'éviter les enfoncements des coudes, où les remous de courant ont déposé des vases, on ne trouvera jamais moins de 8 ou 10 brasses (13 à 16 mètres), et souvent beaucoup plus.

Ce canal a 3 lieues de longueur, en comptant toutes ses sinuosités. Dans tout cet espace, sa largeur, qui n'est parfois que d'une encablure, n'excède jamais 1 mille. On arrive ensuite à une espèce de lac, dont la largeur peut avoir 3 à 4 milles, et dont la longueur est de 4 lieues : c'est ce que l'on appelle dans le pays le Golfété, séparé du golfe Dulce par un autre canal un peu plus large que le premier, et de 2 lieues de longueur.

C'est à l'endroit où ce dernier canal, nommé dans le pays Angostura, communique avec le golfe Dulce, que se trouve le château San-Felipe, dans lequel les Espagnols déposaient autrefois les marchandises de prix qu'ils recevaient de l'intérieur, en attendant l'arrivée des navires qui devaient les transporter en Europe. Ce château, détruit en partie pendant la guerre de l'indépendance, a partagé le sort de bien d'autres ouvrages espagnols qui semblaient faits pour durer toujours; ce n'est plus qu'une ruine inutile et abandonnée.

A 8 lieues dans le S. S. O. du château San-Felipe est la ville d'Izabal, mauvaise bourgade d'une centaine de maisons en bois, et défendue par un petit fort de six pièces de canon, construit sur un mamelon qui domine la ville.

Izabal tire toute son importance du passage obligé des marchandises qui vont à Guatemala, et qui doivent y acquitter les droits de douane. Elle est située dans un pays entièrement inculte et couvert de forêts, que l'on n'a jamais songé à exploiter, et serait abandonnée de la presque totalité de ses habitants si le gouvernement donnait suite à son projet d'ouvrir une route de Gualan au port Saint-Thomas, et de transporter dans ce dernier la douane d'Izabal.

En sortant du golfe Dulce, à l'embouchure même et sur la rive gauche, se trouve le *caribal* de Livingston; son nom seul indique le voisinage et l'influence des Anglais, et ce sont effectivement des nègres de cette nation, envoyés par l'intendant de Belise, qui forment la majorité de la population. Guatemala y entretient, probablement pour faire acte de possession, un corps de garde d'une douzaine de soldats, commandés par un lieutenant chargé de faire raisonner les navires qui entrent dans le golfe, et de prévenir le commandant d'Izabal de leur arrivée.

Au N. du golfe de Honduras commence l'archipel de cayes, dont la côte est bordée à 20 et 30 milles de distance, et sur une longueur de 40 lieues. Ces cayes, dont l'extrémité S. E. est formée par les cayes Zapadillas, qui restent à 15 milles dans l'E. q. N. E. de la pointe Manabique, laissent entre elles et la terre un canal de largeur très-variable, ayant de 5 à 15 brasses de fond (8 à 24 mètres). Ce canal, encombré de bas-fonds dans quelques parties, a deux entrées, l'une en passant au S. des cayes Zapadillas, l'autre, qui est la plus fréquentée, en venant reconnaître la partie du S. du plateau de roches nommé par les Espagnols *Cuatro-Cayes*. L'extrémité S. de ce plateau est par

17° 8' de latitude, et les Anglais y ont établi un phare qui rend bien moins dangereux qu'autrefois les atterrages de nuit.

Les seuls renseignements à donner sur la navigation de cette côte dangereuse sont de conseiller de ne jamais s'engager entre les cayes sans pilote : on en trouvera aussitôt après avoir dépassé le fanal, et avant de donner dans les passes. On fera bien, du reste, de consulter, pour atterrir, les instructions du Derrotero, qui sont fort bonnes. J'ajouterai que la direction du courant est très-variable entre les îlots, bien que la direction générale soit N. près de la côte.

Les coups de vent de N. sont tout aussi violents dans le golfe de Honduras que dans celui du Mexique. Ils sont dans toute leur force pendant les mois de novembre, décembre et janvier ; dans les mois de septembre et octobre, ainsi que dans ceux de février et mars, il y en a quelquefois, mais plus éloignés et surtout plus maniables. Dans le golfe du Mexique, ils inclinent vers le N. O., dans celui de Honduras, ils commencent par le S. O., font le tour par l'O., soufflent avec leur plus grande force au N. O., et finissent par venir mourir au N. E.

Le vent au S. O., mauvais temps, les indique toujours, et il n'y a pas un homme du pays qui ne puisse vous annoncer un coup de vent de N. au moins douze heures à l'avance. On a donc le temps de se prémunir contre lui et d'aller chercher un abri si l'on est dans un lieu où l'on ne se croie pas en sûreté.

Un bâtiment qui recevrait donc un coup de vent de N. en entrant dans le golfe, avant d'avoir dépassé le méridien de la Guanaja, n'a rien de mieux à faire, à mon avis, que de le recevoir sous voile, et de capeyer en attendant qu'il ait fini. La mer est ouverte devant lui, et, s'il arrivait que le vent se prolongeât assez pour lui faire craindre de ne pas doubler les récifs du large, il aurait toujours la ressource de laisser arriver sur la côte, de la prolonger à petite distance (elle est saine partout), et d'aller se mettre à l'abri derrière le cap Gracias-à-Dios.

S'il est près de la Guanaja, je lui conseillerai de prendre l'excellent mouillage qui se trouve à la partie S. E. de cette île.

De la pointe E. de la Guanaja jusqu'à la moitié de sa longueur, se projette une chaîne de cayes et d'îlots, au milieu desquels sont plusieurs mouillages. Ce récif offre plusieurs coupures par lesquelles on peut entrer pour venir mouiller en

dedans ; mais pour gagner le mouillage le plus fréquenté et le plus facile à prendre sans pilote, on suivra les directions suivantes :

On vient reconnaître une île appelée l'îlot du S. O., et qui est le plus au S. de tout le groupe, isolé et sensiblement plus grand que les autres ; c'est une île plate et boisée, accore partout, excepté à sa pointe N. E., défendue par une batture de roches d'environ une encablure sous l'eau, et qui suit la direction de la pointe.

Regardant alors la Guanaja, on reconnaîtra facilement une grande coupée dans la montagne, qui correspond à un enfoncement dans les terres, nommé dans le pays, étang du S. O. Cet étang est tout simplement une petite rade fermée, ayant une entrée d'une encablure de large, dans laquelle il n'y a malheureusement qu'une brasse d'eau (1^m 6). Cette rade est très-reconnaissable en venant du S., d'abord à la dépression du terrain, et puis aux remarques suivantes : sur sa gauche, ou sa partie O., sont deux mornes pelés qui font une tache rougeâtre, très-remarquable dans un pays où la végétation est aussi riche ; le côté de l'E., au contraire, est formé par un gros morne très-apparent et d'un vert admirable.

C'est sur ce morne que l'on devra gouverner, laissant sur tribord tout le groupe d'îlots de l'E., et se dirigeant sur trois îlots très-rapprochés les uns des autres, et sur la même ligne, boisés tous les trois, et le plus près de terre ayant une ceinture de cocotiers tout autour, et une maison couverte en chaume au milieu. On laissera ces trois îlots sur bâbord et l'on viendra mouiller où l'on voudra, sur une rade excellente, abritée du S. O. au N. E. par la Guanaja même, et dans l'autre partie par les cayes et îlots dont on se trouve entouré.

Au pied du morne vert dont j'ai parlé, se trouvent plusieurs sources d'eau excellente. La meilleure sort de terre à 3 brasses du rivage au pied même de trois cocotiers en groupe. Elle est reconnaissable à un petit escarpement de terre rouge, qui se trouve à cinquante pas sur sa gauche, et qui, bien que peu considérable, fait cependant tache sur la verdure environnante.

Outre les cayes dont j'ai parlé, il y a encore quelques hauts-fonds dont on devra se défier en venant au mouillage. Il serait trop difficile d'être clair en donnant des relevements pour les éviter ; je me bornerai à dire que la mer étant profonde et l'eau très-limpide autour d'eux, on les distinguera parfaite-

ment, d'une certaine hauteur, à leur couleur très-prononcée qui les fait paraître comme des taches blanches se détachant très-bien sur le reste.

A partir des trois îlots que j'ai cités, sort une bande de récifs qui longe la côte à 2 milles de distance jusqu'à la pointe O. de l'île. Ce récif a plusieurs coupures par lesquelles on peut entrer en dedans et se mettre à l'abri de quelque vent et de quelque mer que ce soit. Un petit navire peut facilement louvoyer entre lui et la terre; si une frégate était conduite à y entrer, pour quelque raison que ce fût, elle serait obligée, pour en sortir, de parcourir toute la longueur de cette espèce de grande rade, et d'aller gagner la passe qui se trouve à l'extrémité O., étant ainsi entrée et sortie vent arrière.

L'île de la Guanaja qui, au dire des habitants de Trujillo, contient deux mines d'or non exploitées, est entièrement inhabitée, et est couverte de bois de construction et de chauffage. Tous les îlots fournissent le mangle noir, bois extrêmement dur, qui brûle vert comme sec; et le rivage est garni de milliers de cocotiers couverts de fruits en toute saison.

Après un canal de 10 milles, sain au milieu, mais encombré d'îlots et de rochers vers les deux bords, se trouve l'île de Roatan, si préconisée par le Derrotero, et dont la côte S. fourmille, en effet, de ports excellents, formés par la chaîne de cayes qui, ainsi qu'à la Guanaja, longe toute cette côte à petite distance.

Malheureusement, les coupures du récif, qui forment les entrées de ces différents mouillages, ont peu d'eau en général, et ne peuvent recevoir que des bâtiments de 12 à 14 pieds (3^m 9 à 4^m 5) au plus de tirant d'eau.

Le port Royal lui-même n'a que 3 brasses (4^m 9) d'eau dans le milieu de la passe. J'ignore si les madrépores dont elle est tapissée ont exhaussé le sol depuis l'année 1800 où, d'après le Derrotero, il servit de refuge à la frégate espagnole *la Maria*; mais certainement une frégate n'y entrerait pas aujourd'hui. Peut-être aussi *la Maria* n'était-elle qu'une petite corvette, car on sait que les Espagnols appellent frégate tout bâtiment à trois mâts.

Le seul mouillage qui puisse recevoir des frégates sur cette côte se trouve à un tiers environ de l'île, à partir de la pointe S. O., et, par conséquent, à 3 lieues de cette pointe. Il serait dangereux d'aller le prendre sans pilote, à cause d'un plateau de roches à fleur d'eau qui se trouve à 4 milles dans le S. de

son entrée. Il y a bon passage entre ces roches et la terre.

A 18 milles dans le S. O., à l'extrémité O. de Roatan, se trouve, comme je l'ai déjà dit, l'île de Utila. C'est une terre basse et platé, ayant un morne isolé dans sa partie N. E., et quelques cayes au large de la pointe S. O. Ces cayes sont saines, et on peut passer en dedans si l'on y trouve avantage. Il y a un bon mouillage sous le vent de la pointe N. E. : il suffit, pour le prendre, de gouverner sur cette pointe, de longer la côte qui est fort saine dans cette partie, et de venir au vent pour mouiller, dès qu'on relève au N. le morne cité plus haut. On est alors dans une belle baie de sable, abritée par l'île et ses cayes depuis l'E. N. E. jusqu'au S. S. O., en passant par le Nord. Il y a un canal de 5 milles entre l'île Utila et les premiers bas-fonds qui se trouvent au S. d'elle.

On voit donc, d'après la description de ces îles, que si l'on recevait un coup de vent de N. après être entré dans l'espace de mer compris entre elles et la côte, on pourrait à son choix capeyer sous Roatan, ou bien prendre un des mouillages que j'ai cités, ou enfin aller mouiller dans la baie de Trujillo avant que le coup de vent soit dans toute sa force.

Les vents généraux soufflent dans tout le golfe de la même direction que dans la mer des Antilles, c'est-à-dire du N. E. au S. E.; mais il est à remarquer qu'ils y éprouvent une variation régulière dont on peut tirer un grand avantage pour s'élever au vent. On est à peu près certain, pendant la belle saison, de les avoir N. E. pendant le jour, et halant le S. E. pendant la nuit. Ils soufflent de cette direction jusqu'au jour, où un intervalle de calme sépare cette brise de celle du large, qui ramène le vent de N. E. vers dix heures du matin.

Quand on s'enfonce dans le golfe entre la Utila et Omoa, la variation est plus forte encore, car la brise de terre varie du S. E. au S. O. pendant la nuit. En profitant de toutes ces variations, on peut toujours remonter du fond du golfe en fort peu de temps.

Les courants du golfe sont aussi fort réguliers. Ils portent O. N. O. et N. O. en dehors des îles de Roatan et de la Guanaja, vont ainsi joindre la côte de Bacalar, qui les fait dévier au N. jusqu'au cap Catoche. Leur vitesse varie de un nœud à deux et demi.

Entre les îles et la côte, il existe un contre-courant qui porte à l'E. avec une vitesse de 1 mille à 1 mille 1/2 par heure. Ce courant est encore fort utile pour remonter en louvoyant sans

s'éloigner de terre : il est inutile d'ajouter que sa plus grande force est à petite distance de la côte.

Ce contre-courant paraît n'avoir pas été connu de l'auteur du *Derrotero* qui, entre la Utila et la pointe Sal, recommande des précautions contre le courant qui, selon lui, doit porter au N. O. Il peut y avoir des occasions où, dans cet endroit, le courant sera nul; mais si l'on en trouve, il sera bien certainement à l'Est.

Bien que je n'aie pas doublé le cap Gracias-à-Dios, je crois cependant devoir signaler un fait qui m'a été confirmé, tant par mon pilote, le nommé Loustalet, Français, habitant Trujillo (je le recommande comme un excellent pilote aux officiers de marine qui pourraient aller dans le golfe), que par toutes les personnes ayant pratiqué la navigation de la côte des Mosquitos, que j'ai pu voir, soit à Trujillo, soit à Omoa : c'est que si le courant général porte au N. O. en dehors des cayes et récifs dont cette côte est bordée, il existe un contre-courant souvent très-fort qui porte au S., entre ces mêmes cayes et la terre.

Le canal, dans tout cet espace, a 20 milles de large et est très-sain partout. J'ai pensé devoir mentionner l'existence de ce contre-courant Sud dans un lieu où personne, que je sache, ne l'avait encore signalé, et qui présente déjà bien assez de dangers pour la navigation.

Entre le cap Catoche et le cap Saint-Antoine, le courant éprouve encore des variations très-marquées et fort irrégulières. Sur toute la côte du Bacalar, il porte N. jusqu'au cap Catoche, où il incline vers le N. O. pour entrer sur les sondes de Campêche. A mi-distance entre ces deux caps, il est faible et souvent nul. Sa direction, quand il existe, est N.; et dans le S. du cap Saint-Antoine, il porte fréquemment à l'Est. Cette circonstance, cependant, ne doit être considérée que comme une exception qui se présente principalement, je crois, quand les vents alisés halent le N. E., car, la plus grande partie de l'année, le courant y est très-faible, mais suit la direction générale.

En gouvernant pour atterrir sur le cap Saint-Antoine, en juillet 1841, j'ai rencontré ce courant E., qui m'a fait atterrir sur le cap Corrientes, et, après avoir doublé le cap Saint-Antoine, j'ai trouvé un courant portant à l'O. S. O. avec une vitesse assez faible, dont j'ai ressenti l'effet jusque par 24° de latitude, où je commençai à entrer dans le courant général qui sort par le canal de Bahama.
